



## I Enfance sans vert paradis

*Je crois que, bien que ton œuvre soit écrite sous le signe de l'enfance, tu parles très peu d'elle. Je me trompe ?*

Avant de quitter à vingt ans la maison de mes parents, il ne m'arrivait rien. Tant que j'étais sous la protection familiale – une protection paternelle, il faut le dire, très puissante –, il ne se passait rien et ce n'est que lorsque je me suis vu *exposé* au monde qu'ont commencé à se produire des histoires, des événements, des faits plus ou moins mémorables.

*Et de ta jeunesse, tu en parles encore moins, n'est-ce pas ?*

Bon, je crois que j'en ai beaucoup parlé, et, en plus, avec une évidente ironie dans *Paris ne finit jamais*, par exemple. Mais il est vrai aussi que je n'ai jamais voulu laisser mon enfance et ma jeunesse enfermer mon monde mental. Pour pouvoir accéder plus vite à ma maturité d'écrivain et me dire un jour : regarde comme tu es allé



Enrique Vila-Matas lors de sa première communion, Barcelone, 20 mai 1956



Sa mère

Ci-contre : Enrique Vila-Matas à Llaveneres (près de Barcelone), 1955

11

L'horreur en héritage marquerait le déclin de l'enfance et du génie. Avec la découverte de la réalité, tout fut changé, et rien n'a cessé de changer et d'empirer. Avancer dans la vie a permis de constater qu'à la fin, de notre monde, du monde, du décor qui nous fut propre, de notre rue Rimbaud, presque plus rien n'est debout. Rien. Hier je suis retourné au Paseo de Sant Joan, j'ai refait le chemin que, très souvent, j'ai parcouru dans ma vie et qui m'aida tellement à construire un monde littéraire. Je le connais par cœur, mais il ne survit qu'ici, dans ma mémoire, dans mon souvenir, puisque ce chemin mythique et fondateur de la maison au collège est complètement transformé. Il a été consciencieusement modifié, et pas précisément dans le bon sens. À l'endroit où se trouvait l'entrée à la lumière sous-marine, aujourd'hui on ne voit qu'une entrée nue, et quant à ce que fut ma maison, elle ressemble maintenant plus à cette Maison d'Âpre-Vent (autre métaphore de l'enfance) dont parlait Dickens. Il reste le mystérieux château, devenu le centre culturel d'une banque tout ce qu'il y a de plus catalane. Les grilles sont toujours là, aussi effilées que des lances en temps de guerre. Mais, pour le reste, aucun vestige. Le ciné est aujourd'hui le Parking Chile, la boutique du libraire juif s'appelle maintenant le snack-bar Poppys. Et quant au bowling abandonné, les vieux échos républicains ont cédé le pas à notre réalité présente, c'est-à-dire aux funérailles : un hommage à l'argent, une magnifique banque agricole.

*Mastroianni-sur-Mer*, p. 142-145

La seule chose cohérente à faire avec la Travesia del Mal, qui n'est en réalité que fumées toxiques et féroce autoroute urbaine, c'était de la boucler avec des barbelés et des panneaux d'interdiction de photographier. Au lieu de ça, on dirait que tout le monde est content que la Travesia se déguise en espace dégagé fréquenté par les

chiens, les piétons, les propriétaires de chiens et les automobiles. C'est une voie traversière aussi canine que prétentieuse, mais qui permet à notre marcheur, à notre esprit fugueur – il n'est pas de méchante voie traversière qui n'ait son bon côté –, de voir tous les jours une belle jeune femme qu'il connaît très bien, jeune femme à l'inquiétante tristesse, toujours blessée de doutes, traversée de désirs presque inavouables et qui laisse derrière elle, tous les jours, se dirigeant vers la place de Lesseps, un sillage de mystères antiques. Vers la place de Lesseps, demeure de l'oubli, où habite le fantôme du Roxsy. À cent mètres du vampire de ce cinéma – à toit ouvrant – sis place Rovira. Et à cent autres mètres du bossu des Delicias, autre cinéma. Nous sommes bien dans le quartier de Juan Marsé, ce qui permet à notre esprit fugueur de faire jouer le déclin de la mémoire et d'entrer dans un monde de roman qui crépite comme une voile tendue, quand, passant devant la maison de Juan Marsé, il quitte l'autoroute urbaine et descend dans la rue du sieur Torrent Flores – plus connue populairement comme le Torrent des Fleurs – et s'engouffre dans la beauté tremblante des décors de l'écrivain : les obscures tavernes des rues Camélias, Marti ou Providencia, toutes proches de la place Rovira, là où il est encore possible de pleurer, un parmi les meilleurs : « Hommes de fer forgés dans tant de batailles, pleurant aujourd'hui dans des coins de tavernes. » Ce sont les hommes qui ont dit qu'ils reviendraient un jour\* et qui sont revenus, vaincus. Ou peut-être pas vaincus, simplement fatigués : « ... il avait dépassé cet âge où un homme cesse d'éprouver le désir de régler ses comptes avec quiconque, sauf peut-être avec lui-même. »

\* Juan Marsé, *Un fa volent*, Barcelone, 1980 ; trad. française, *Un jour je reviendrai*, Paris, 1996.

*Le Voyageur le plus lent*, p. 51-52

loin et à quelle vitesse, sans le poids de l'enfance et de la jeunesse.

*Qu'est-ce qui t'a amené à la littérature ?*

La version officielle dit que je suis devenu écrivain pour rivaliser avec Mastroianni dans *La notte* d'Antonioni. Il est vrai que Mastroianni s'y appelle Pontano. Je me suis toujours demandé d'où était sorti mon personnage Montano, et, il y a peu, Juan Cueto m'a révélé que, dans ce film, Mastroianni s'appelle Pontano, me laissant cloué sur place. Une autre version, elle aussi officielle, dit que j'ai commencé à écrire pendant l'été 1964 pour que ma famille me laisse vivre en paix et ne m'oblige pas à aller tous les matins à la plage ; c'est-à-dire que je suis devenu écrivain pour pouvoir être seul, à l'écart de ma famille. Cette seconde version officielle dit aussi que, quelques années plus tard, lorsque j'ai commencé à écrire vraiment, mon indépendance s'est accrue et je me suis mis à l'écart de la famille mondiale. Et, en fait, je me suis mis à écrire sur cette mise à l'écart... Mais bon, il se peut aussi que, loin de ces deux versions officielles, je me sois forgé moi-même, et que j'aie été amené à la littérature par le désir d'écrire, de communiquer quelque chose : une observation, une sensation, une expérience.

*Quelles étaient tes lectures d'enfance et quelle est leur influence sur ton œuvre ?*

Comme tu l'as peut-être déjà remarqué dans ma réponse précédente, je me suis mis à écrire bien avant d'être un lecteur sérieux, disons un peu sérieux. Autrement dit, j'ai écrit bien avant de lire. Dans mon enfance, je *faisais semblant* de lire pour impressionner mes sœurs qui étaient plus jeunes que moi et qui furent en effet un temps impressionnées de voir leur frère arrêter de jouer pour se mettre à lire. Jusqu'au jour où – ce sont elles, Tere et Pilar, qui me l'ont dit, moi je



Maison d'enfance d'Enrique Vila-Matas, Llaveneres



Enrique Vila-Matas avec sa sœur Teresa à Llaveneres (près de Barcelone), 1952

15

Et dire qu'en réalité, j'écris ce journal depuis 1965, quand j'avais quatorze ans. Par miracle, j'ai gardé l'agenda américain édité pour cette année-là, par les productions Myrta et acheté à la librairie-papeterie Soli, au 14, Paseo de Sant Joan (qui s'appelait alors General Mola) de Barcelone. J'ai interrogé et on m'a répondu que des agendas Myrta de poche, ressemblant à celui que j'avais, sont toujours édités. Quant à la librairie Soli, je suis allé voir si elle existait encore. Aucune trace. La dernière chose qu'il y eut au numéro 14 du Paseo était une entreprise d'installations pour élevages » et maintenant le local est libre, en vente. Tout près, au 27, il y avait le cinéma Lido, l'un de ceux que j'ai le plus fréquentés en 1965. C'était un cinéma de quartier à double programmation qui, dans les années 60, se présentait encore comme un établissement avec « écran panoramique, le premier d'Espagne ». Il ne reste plus non plus aucune trace de ce cinéma, mais c'est étrange : je connais le numéro de téléphone de cette salle (25-49-19) parce que le Lido figurait sur des boîtes d'allumettes et l'une d'elles est actuellement en vente sur Internet. Par ailleurs, le nom du cinéma n'a pas complètement disparu dans le quartier puisqu'on le retrouve au numéro 36 du Paseo, l'ancienne Granja Lido qui vivait des clients du cinéma et qui est, aujourd'hui, un excellent restaurant.

Journal volubile, p. 271

Je suis allé à Paris au milieu des années 70 et j'y ai été très pauvre et très malheureux. J'aimerais pouvoir dire que j'y ai été heureux comme Hemingway, mais je redeviendrais alors tout simplement le pauvre jeune homme, beau et idiot, qui se dupait tous les jours lui-même et croyait avoir bénéficié d'une certaine chance en ayant la possibilité de vivre dans la mansarde crasseuse que lui avait louée Marguerite Duras au prix symbolique de cent francs par mois, et si je dis symbolique, c'est parce que c'est ce que j'avais compris ou voulu comprendre, en effet je ne payais jamais le loyer avant les logiques quoique, par chance, toujours sporadiques protestations de mon étrange logeuse, et si je dis étrange, c'est parce que je m'enorgueillissais de comprendre tout ce qu'on me disait en français, sauf quand j'étais avec elle. Pas toujours, mais presque, quand Marguerite me parlait – je me souviens de m'en être ouvert, très inquiet, à Raúl Escari qui allait devenir mon meilleur ami à Paris –, je ne comprenais rien, strictement rien à ce qu'elle me disait, même pas ses réclamations au sujet du loyer. « C'est que, grand écrivain comme elle est, elle parle dans un français supérieur », m'a rétorqué Raúl, sans que son explication m'ait paru, sur le moment, très convaincante.

Paris ne finit jamais, p. 12-15

Dans cette rue Rimbaud (comme la nommait le gros Lezama depuis la vieille Havane), offerte comme une secrète et sauvage grenade, était concentré le monde entier du poète : la cathédrale, la maison du professeur rebelle, l'école, les chapeaux turcs, la librairie, les cocardes, les liqueurs comme du métal fondu et, au bout du trajet (« ce ne peut être que la fin du monde, en avançant »), cet écaureuil dans une cage d'osier qui sut comment on embarque sur une frégate danoise. Nous avons tous notre propre rue Rimbaud, et si quelque chose nous unit, c'est cette espèce de génie que nous avons connu dans l'enfance quand nous déambulions dans cette rue et à cet âge où l'on vit à l'état naturel, non contaminés, à l'état d'innocence. À cet âge, nous possédons tous quelque chose du génie, mais le chemin de l'enfance est court et hivernal et, soudain, apparaît la vérité, ce que nous appelons réalité et qui bientôt nous obligera à tenter de nous nourrir, comme nous le pouvons, des restes de ce génie initial dont un jour nous avons joui mais qui, impassible, nous quittera, lentement et pour toujours, sous la cruauté de nos sarcasmes. Dans mon cas, la cartographie du paradis, ma rue Rimbaud, fut en ces jours une secrète grenade sauvage qui s'étendait en six points du Paseo de Sant Joan, six espaces que, dans ma mémoire, je peux encore arpenter comme lorsque, enfant, je voyageais lentement avec un doigt sur les cartes de mon atlas : la lumière sous-marine de l'entrée de la maison, la boutique sombre du libraire juif, l'éblouissant cinéma Chile, le bowling abandonné, la mystérieuse résidence des sourds-muets et, en fin de trajet, les grilles de l'église du collège.

Mastroianni-sur-Mer, p. 140-141

ne m'en souviens pas – elles ont découvert que le livre que j'étais en principe en train de lire, je le tenais à l'envers. Je crois que cette simulation de la lecture pendant mes premières années a eu plus d'influence sur mon œuvre que ce que j'ai pu lire par la suite.

Pourquoi parles-tu toujours du Paseo de Sant Joan et d'une maison de la rue Rosellón ?

Vers 1998, mon amie de toujours, Mercedes Monmany, m'a commandé un texte pour une collection de récits de quinze écrivains espagnols racontant leurs souvenirs d'enfance. Un très beau livre qui devrait être réédité. On y trouve des approches de l'enfance faites par des écrivains comme Javier Marías, Bernardo Atxaga, Ignacio Martínez de Pisón, José María Guelbenzu et d'autres. Pour ma part, je n'avais encore jamais abordé le thème de l'enfance et, au départ, je ne savais pas quoi faire, mais il en est sorti un texte fondateur, « La fin du monde si nous avançons », sur le trajet menant de ma maison de la rue Rosellón au collège des maristes situé dans le Paseo de Sant Joan et vice versa. Un trajet de cinq minutes, le chemin que j'ai fait quatre fois par jour pendant quatorze ans. Un itinéraire que je connais par cœur. Le chemin inaugural, avec ses délimitations et ses mythes. Je l'appelle la rue Rimbaud. En définitive, le chemin de la vie. Depuis, le Paseo de Sant Joan est devenu un territoire mythique dans mes livres. Dans *Docteur Pasavento*, j'ai inventé un monde parallèle à ce Paseo : le quartier du Bronx à New York. Car le docteur Pasavento a deux enfances.

Tu parles beaucoup des cinémas de ton quartier qui ont disparu, le Metropol, le Texas, le Delicias. Quel est le rôle du cinéma dans ton enfance ?

Les collégiens de Barcelone n'avaient pas classe le jeudi après-midi. On pouvait donc aller au cinéma, dans les salles dites de « reprises » où l'on passait deux films en boucle pour un prix modique. Des films qui



Jules Verne, Deux ans de vacances



Paseo de Sant Joan, Barcelone



Paseo de Sant Joan, Barcelone

15

avaient déjà été éternés dans le centre-ville, donc « de seconde main », « d'occasion » pourrait-on dire, moins coûteux pour tous ceux qui n'étaient pas allés les voir dans les cinémas de luxe du centre. Moi, j'allais au cinéma surtout pour voir comment était le monde extérieur, c'est-à-dire le monde situé au-delà du Paseo de Sant Joan, si bien que les films pour enfants ne m'étaient d'aucune utilité. Mes camarades de classe et moi nous donnions rendez-vous le jeudi après-midi pour aller au Texas, au Delicias, au Cervantes ou au Nuria, où l'on passait des films interdits aux moins de quatorze ans mais où l'on nous laissait tout de même entrer dans la salle, ce qui était impossible dans le centre-ville. Peut-être étions-nous intéressés par les interdits et cherchions-nous à connaître la vie ou le monde réel par le biais du cinéma, de la fiction. Maintenant que j'y repense, je me dis que c'est un beau paradoxe !

Tu dis que c'est le quartier de Juan Marsé. Ce n'est donc pas celui d'Enrique Vila-Matas ?

Un ami dit que j'arrive toujours après. Mais ça m'est égal. Tout compte fait, nous arrivons tous après, non ? Juan Marsé – très grand romancier espagnol né en 1956, écrivain que j'admire depuis toujours même si sa littérature n'a rien à voir avec la mienne – a passé son enfance dans un territoire qui jouxte le Paseo de Sant Joan et il a fait du Guinardó et du quartier de la Salut un espace mythique, une légende littéraire. Pour ma part, hormis deux années à Paris, j'ai toujours vécu dans le Paseo de Sant Joan, puis un peu plus haut, à la Salut, tout près de la rue du Torrente de las Flores, territoire de Marsé s'il en est. Noblesse oblige. Il est arrivé le premier. Je me souviens à l'instant même que Marsé m'envoie parfois des salutations par l'intermédiaire d'autres personnes. J'ai plus d'une fois entendu quelqu'un me dire : « Je viens de voir ton ami Marsé. Et il m'a demandé, si je te voyais, de transmettre



Paseo de Sant Joan, Barcelone



Enrique Vila-Matas au stade du Barça, au Camp Nou, janvier 1998



Juan Marsé, Boulevard du Guinardó

17